



LA COMÈTE, LA LUNE ET LA TERRE. — (Voir page 331).

L'A PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

LXXII

U moment où l'employé prononçait ces mots, l'huissier rentra. Il apportait l'extrait du casier judiciaire de Paul Harmant. La feuille était blanche.

— Avez-vous d'autres questions à poser, monsieur, demanda le préfet à l'artiste, qui répondit :
— Non, monsieur. Je sais tout ce que je désirais savoir, et je remercie monsieur Rouget des renseignements qu'il a bien voulu me donner.

— Ces renseignements vous ont-ils satisfait ?
— Oui, car j'ai été heureux d'apprendre que Paul Harmant n'est point mort. Il ne me reste, monsieur le préfet, qu'à vous témoigner toute ma bien vive gratitude pour votre accueil, et à prendre congé de vous.

— Vous repartez immédiatement ?
— Par le premier train
— Pour Paris, sans doute ?
— Non, pour Joigny.

Après un échange de politesse, Etienne Castel sortit, reconduit par le préfet jusqu'au seuil de son cabinet.

— Il n'y a plus à en douter, se dit-il en regagnant l'hôtel où il était descendu. Paul Harmant n'est point Jacques Giraud. En imaginant cette identité, je commettais une lourde erreur. Ce n'est pas lui qui a tué le père de Lucien. Il n'a d'autre raison pour agir comme il le fait que son désir de satisfaire toutes les volontés de Mary. Mais pourquoi cet acharnement contre la fille de Jeanne Fortier ? Comment s'est-il procuré ce procès-verbal de dépôt à l'hospice des Enfants-Trouvés ? De quel complice s'est-il servi ? De cet Ovide Soliveau, peut-être.

Après un instant de réflexion, l'artiste ajouta :
— J'ai beau me déclarer convaincu. J'ai beau avoir devant les yeux un semblant d'évidence. Tout en me disant que je n'ai plus à douter, je doute encore. Nous verrons.

Etienne, ayant devant lui pas mal de temps à employer, déjeuna fort longuement, et à cinq heures et demie il prit le train qui le mit à Joigny à huit heures et demie.

Le hasard le conduisit à l'hôtel où, un mois auparavant, Ovide Soliveau était descendu sous le pseudonyme aristocratique du baron Arnold de Reiss. Il était trop tard pour

continuer l'œuvre secrète commencée par lui, et qui à Dijon n'avait produit que déception. En conséquence, il remit ses investigations au lendemain.

Quittons-le momentanément, et rejoignons Ovide Soliveau. Nous avons laissé le misérable coquin au moment où, revenant de ses pérégrinations matinales, il s'habillait pour aller déjeuner. De là, l'estomac lesté, il se rendit rue Dauphine après avoir allumé un cigare. Il passa devant la boulangerie Leuret à laquelle il jeta un coup d'œil, et poursuivit son chemin.

La rue Gît-le-Cœur, par suite d'un accident, se trouvait barrée. Un tuyau ayant éclaté, le service municipal des eaux faisait opérer la réfection complète des conduits. En conséquence, une tranchée profonde avait été pratiquée sur toute la longueur de la voie, et les terres rejetées à droite et à gauche. Les trottoirs seuls restaient libres.

En suivant Jeanne Fortier, Ovide avait fait la remarque qu'elle était engagée avec son panier à roulettes sur le trottoir de droite de la rue Gît-le-Cœur, afin de faire dans cette rue sa distribution de pains et de gagner le quai pour se rendre à la place Saint-Michel. Ovide suivit le trottoir opposé à celui que Jeanne avait pris le matin. Il regardait les travailleurs dans la tranchée. Presqu'au milieu de la rue il s'arrêta pour écouter chanter un peintre qui se trouvait sur un échafaudage mobile appuyé au mur de la maison qui lui faisait face.

Ce peintre et deux de ses camarades blanchissaient la façade. Ils étaient à la hauteur d'un deuxième étage.

En ce moment, la physionomie mobile du Dijonnais exprima la satisfaction la plus vive. Nos lecteurs ont vu souvent ces échafaudages suspendus aux flancs des maisons en réparation par un assemblage de cordes et de poulies. Les ouvriers, sans se déranger, peuvent les faire mouvoir, descendre et monter ; mais il suffit d'une manœuvre maladroite pour les précipiter sur le sol, où ils écrasent tout ce qu'ils rencontrent.

Le peintre chanteur possédait une jolie voix et un répertoire inépuisable. Quelques passants faisaient comme Soliveau et s'arrêtaient pour l'écouter. Fier de son succès, il lançait ses notes avec un entrain superbe. Tout à coup il s'arrêta net au milieu d'une roulade et regarda sa montre.

— Quatre heures, dit-il en déposant ses pinceaux. Eh ! les coteries c'est l'heure d'aller casser une croûte !

Et, enjambant les croisées des appartements vides, les trois ouvriers allèrent rejoindre leurs camarades de l'intérieur qui, bientôt, se montrèrent avec eux sur le seul de la maison. Ovide le vit se diriger vers le quai et rentrer chez le marchand de vin qui se trouve à l'encoignure de la rue ; il inspecta de nouveau l'immeuble, hocha la tête d'un air satisfait et s'éloigna. Ce jour-là, il rentra fort tard chez lui,

portant sous son bras un petit paquet qu'il enferma dans un meuble.

LXXIII

Le lendemain matin, debout de bonne heure comme la veille, Soliveau revêtit son costume de chiffonnier et se hâta de se rendre au point de rencontre de la rue Saint-André-Arts et de la rue Gît-le-Cœur. Bientôt il vit apparaître maman Lison, poussant devant elle son panier à roulettes chargé de pain. Il regarda sa montre. Elle indiquait six heures dix minutes. Ovide entra dans la rue Gît-le-Cœur, et vint rôder en face de la maison en réparation. Jeanne ne tarda guère à se montrer, et de même que le jour précédent, s'engagea sur le trottoir de droite. Elle fit halte devant la porte de plusieurs maisons, puis enfin elle vint passer sous l'échafaudage, en marchant d'un pas égal qu'elle n'allongea ni ne ralentissait jamais. Pour la seconde fois le misérable consulta sa montre et vit qu'elle marquait six heures trente.

— Parfait ! murmura-t-il. On dirait que c'est fait sur commande ! Les peintres prennent leur travail à sept heures. Tout sera fini.

Sans attendre plus longtemps puisqu'il savait ce qu'il voulait savoir, il remonta vers l'avenue de Clichy, il changea de vêtements et se fit une tête différente. A midi moins dix il gagna la rue Gît-le-Cœur. Il y arrivait juste au moment où les peintres s'éloignaient pour aller prendre leur repas. Certain d'avoir une heure devant lui, Ovide franchit une des passerelles jetées sur la tranchée de la rue, tira de sa poche un portefeuille, roula un crayon entre ses doigts, et, se donnant l'air de consulter des notes inscrites sur une page du portefeuille, il franchit résolument le seuil de la maison qu'on restaurait des caves aux greniers. La loge de la concierge occupait un enfoncement en retour de l'escalier. Ovide ne chercha point à se dissimuler et gravit lentement les premières marches de l'escalier. La concierge le vit et sortit de sa loge.

— Vous devez vous tromper, monsieur, dit-elle, il n'y a personne dans la maison.

— Je le sais bien, répliqua Soliveau.
— Si vous le savez, pourquoi montez-vous ?
— Pour inspecter les travaux, tout simplement.
— Est-ce que vous êtes un commis de l'architecte ?
— Son toiseur-vérificateur, ma bonne dame.
— Dans ce cas, monsieur, excusez-moi.
— Il n'y a pas de mal.
— Je vous préviens que les ouvriers sont à déjeuner.
— Je viens exprès pendant leur absence, afin d'inspecter plus à mon aise.

Et Ovide se remit à gravir les marches, monta directement à l'étage où l'échafaudage avait ses attaches. Les